



HAL
open science

“Au moins une sorte d’encyclopédie” : perspectives encyclopédiques sur Présence Africaine

Ninon Chavoz

► **To cite this version:**

Ninon Chavoz. “Au moins une sorte d’encyclopédie” : perspectives encyclopédiques sur Présence Africaine. Présence Africaine : Espaces, Langues, Cultures, Politiques et Sociétés dans l’Espace Francophone (Afrique, Amériques, Asie, Europe) Du colonial au post-colonial 26 et 27 septembre 2019, Strasbourg, Sep 2019, Strasbourg, France. pp.187-201. hal-04012581

HAL Id: hal-04012581

<https://hal.science/hal-04012581>

Submitted on 2 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Au moins une sorte d'encyclopédie » : perspectives encyclopédiques de *Présence Africaine*

Ninon Chavoz

Maîtresse de conférences en littératures francophones, membre de l'EA 1337
Configurations littéraires, Université de Strasbourg

L

'encyclopédie est un accessoire commun dans le Quartier Latin. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux pages de *La Conspiration* de Paul Nizan (1938)¹, roman normalien par excellence dont le héros, Bernard Rosenthal, s'attache avec zèle à penser les modalités de la révolution. Dès le quatrième chapitre apparaît une œuvre encyclopédique qui se voit immédiatement placée au service exclusif de la cause révolutionnaire :

« Une encyclopédie moderne », pérore Rosenthal dans les salles de la rue d'Ulm, « ne saurait se fonder que sur la sincérité de l'insolence. Personne n'attend de nous autre chose que de l'insolence. Il faut annoncer, avec des moyens d'expression suffisamment prophétiques pour bouleverser les bonnes consciences, le déclin de l'époque du mensonge » (p. 62).

On notera en premier lieu que « l'encyclopédie moderne » revêt dans ces lignes la forme d'une « mission » pour laquelle il importe de déployer des « moyens d'expression suffisamment

¹ Paul Nizan, *La Conspiration*, Paris, Gallimard, 1938.

prophétiques » : on l'aura compris, l'encyclopédie prépare le Grand Soir, mais le lecteur vigilant décèle une certaine dérision dans cette modalisation prudente – utilitariste quasiment – de l'incandescence prophétique. Le texte de Paul Nizan, d'autre part, présente « l'encyclopédie moderne » comme une question de posture² : à en croire Bernard Rosenthal, elle concilie en effet « la sincérité » et « l'insolence », deux qualités que l'on prêterait plus volontiers à un compagnon de route qu'à une somme synthétique en plusieurs volumes. S'agit-il seulement là de la manifestation d'un esprit potache et irrévérencieux ?

J'aimerais prendre ici au sérieux les bravades de Rosenthal et examiner en quoi l'encyclopédie, telle qu'elle est invoquée par différents contributeurs dans les pages de la revue *Présence Africaine*, relève de l'engagement politique, de la mission « suffisamment prophétique » ou encore de ce détonnant mélange de sincérité et d'insolence, dont j'espère parvenir à cerner si ce n'est la définition, du moins le ton. Déplaçons-nous donc de quelques dizaines d'années et d'un ou deux pâtés de maisons pour en venir à la revue qui nous occupe et à la maison d'édition du même nom, sise depuis 1949 au 25bis rue des Écoles. Les occurrences de l'encyclopédie – ou plutôt de ce que j'aimerais appeler une « tentation encyclopédique » latente ou dissimulée³ – sont nombreuses dans les pages de la revue. Je n'aurai pas la prétention d'en livrer ici un relevé exhaustif et je me contenterai plutôt de mettre en évidence quelques configurations significatives, quelques évolutions et quelques points d'achoppement.

Le fil rouge encyclopédique

Un premier constat s'impose : sans constituer véritablement un thème récurrent, l'encyclopédie traverse toute l'histoire éditoriale de *Présence Africaine* et on peut donc s'attacher à elle comme à un fil

² Voir à ce sujet Jérôme Meizoz, *Postures littéraires, mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007 et Anthony Mangeon (dir.), *Postures postcoloniales. Domaines africains et antillais*, Paris, Karthala, 2012.

³ Sur les modalités de cette « tentation encyclopédique », je me permets de renvoyer à : Ninon Chavoz, *Inventorier l'Afrique : la tentation encyclopédique dans l'espace francophone subsaharien des années 1920 à nos jours*, Paris, Honoré Champion, coll. « Francophonies », 2021.

rouge discret, qui permet de penser la transition de l'ère coloniale à l'ère postcoloniale. La comparaison de deux contributions, distantes de plus de cinquante ans, permet d'illustrer cette permanence, tout en mettant en évidence l'évolution du discours encyclopédique. En 1964, Sékéné Mody Cissoko publie dans les pages de la revue (n°XLIX) un chapitre de son *Manuel d'Histoire de l'Afrique Occidentale* : intitulé « L'humanisme sur les bords du Niger au XVI^e siècle », l'article se livre à une comparaison entre la Renaissance européenne et « l'humanisme soudanais ». Il s'inscrit ainsi pleinement dans une logique d'émulation binaire fondée sur l'exercice d'un droit de réponse des anciens peuples colonisés, exemplairement illustré par l'afrocentriste Cheikh Anta Diop – lui-même volontiers taxé d'encyclopédisme⁴. L'article de Sékéné Mody Cissoko s'achève par quelques portraits d'érudits soudanais, parmi lesquels on retiendra celui d'Ahmed Baba, dont le nom a été attribué en 1970 au centre d'étude des manuscrits du désert à Tombouctou :

« Né à Araouane en 1556, il reçut de son docte père Ahmed une éducation excellente et apprit tout ce qu'un homme pouvait apprendre en son temps. Sa vaste intelligence et sa mémoire infailible firent de lui un abîme de science, la 'perle unique de son temps'. Les docteurs arabes mêmes durent s'incliner et l'appelèrent 'l'étendard des étendards'. Il avait une bibliothèque de plus de 1700 livres. Sa culture était encyclopédique : théologie, rhétorique, prosodie, histoire, astronomie, etc. Nous ne possédons malheureusement de ses œuvres que des fragments et deux ouvrages capitaux : EL IBTIHADJ, une encyclopédie biographique des docteurs musulmans de rite malékite, le MIRAZ, ouvrage d'ethno-histoire de l'Afrique⁵ » (p. 86-87).

⁴ Voir par exemple Babacar Diop, « L'Antiquité africaine dans l'œuvre de Cheikh Anta Diop », *Présence Africaine*, 1989/1, n°149-150, pp. 143-149.

⁵ Sékéné Mody Cissoko, « L'humanisme sur les bords du Niger au XVI^e siècle », *Présence Africaine*, 1964/1, n°XLIX, pp. 81-88.

Anticipant les recherches contemporaines d'un Souleymane Bachir Diagne⁶, Sékéné Mody Cissoko s'attache ainsi à démontrer la présence en Afrique de pratiques encyclopédiques anciennes et trace ce faisant le portrait hyperbolique d'un érudit à tous égards admirable.

Le ton n'est plus le même si on se reporte à présent à l'article que Seloua Luste Boulbina consacre aux polyphonies décoloniales, dans un numéro intitulé *Ujuzi, décoloniser les humanités*. Publiée en 2018, cette livraison de la revue s'inscrit pleinement dans l'effervescence éditoriale qui entoure depuis quelques années l'élaboration de ce qui est présenté comme une nouvelle « pensée noire⁷ » : par son titre même, ce numéro de *Présence Africaine* se rapproche des publications issues du colloque organisé sous l'égide d'Alain Mabanckou au Collège de France (*Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*⁸) ou des Ateliers de la Pensée pilotés par Achille Mbembe et Felwine Sarr (*Écrire l'Afrique-monde*⁹). Le propos tenu dans ce cadre par Seloua Luste Boulbina embrasse une tentative encyclopédique ouvertement désignée comme telle :

« La décolonisation des savoirs ne saurait [...] être une affaire de spécialistes. S'ouvrir à la littérature et aux arts représente une espèce d'autodidaxie bénéfique pour la pensée critique. Au sens strict, un autodidacte est quelqu'un dont les connaissances ne sont ni garanties par un titre (diplôme) ni défendues par personne (légitimité). On s'est représenté l'autodidacte comme n'étant pas passé par 'l'école'. Comme solitaire, tel un Robinson recréant le monde à son image. Comme stupide, tels les spécialistes de la répétition que sont les copistes Bouvard et Pécuchet imaginés par Flaubert, dans un roman conçu comme une 'encyclopédie de la bêtise'. L'histoire de la connaissance montre au contraire l'importance

⁶ Voir par exemple Souleymane Bachir Diagne, *Comment philosopher en islam ?*, Paris, Philippe Rey, 2014.

⁷ Nous empruntons cette expression à Anthony Mangeon, *La Pensée noire et l'Occident : de la bibliothèque coloniale à Barack Obama*, Cabris, Sulliver, 2010.

⁸ Voir Alain Mabanckou (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Le Seuil, 2017.

⁹ Voir Achille Mbembe et Felwine Sarr (dir.), *Écrire l'Afrique-monde*, Paris, Philippe Rey, 2017.

des rencontres, la fécondité des à-côtés, la pertinence du 'mineur'. [...] Il faut cultiver, dans la perspective d'une décolonisation des humanités, une autodidaxie choisie qui éloigne des 'spécialités' et des 'compétences' pour s'aventurer, telle une antenne sensible, hors des chemins balisés par la norme, la légitimité ou le succès. Hors des cadres hétéronormés hérités de la colonie et transmis par l'hégémonie, l'autodidaxie rend possible la création de nouvelles façons de connaître tout autant que de nouvelles connaissances (ce que d'aucuns nomment 'épistémologies décoloniales') »¹⁰ (p. 54-55).

De 1964 à 2018, l'encyclopédie demeure, mais son visage s'est métamorphosé. Du propos historique de Sékéné Mody Cissoko aux réflexions de Seloua Luste Boulbina, le changement n'est pas seulement un basculement du paradigme disciplinaire : il concerne la conception même de l'encyclopédisme, qui passe de l'apologie de l'érudition à la célébration de l'autodidacte et de l'amateur. Là où aucun terme ne semblait assez élogieux pour décrire le raffinement de la culture encyclopédique d'Ahmed Baba, volontiers mesurée à l'aune de celle des humanistes de la Renaissance, Seloua Luste Boulbina préconise une « décolonisation des savoirs » qui se traduirait non par la multiplication des domaines de spécialité, mais par le refus de toute forme d'expertise. On passe donc dans les pages de la revue de la valorisation d'un érudit considéré comme « majeur », quoique méconnu par l'historiographie occidentale, à la découverte d'une « pertinence du mineur ». On ajoutera encore que le parangon choisi par Seloua Luste Boulbina a tout de l'anti-modèle : il s'agit en effet des célèbres copistes de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, dont l'autodidaxie maladroite se trouve réhabilitée en tant que mode de pensée émancipé « des cadres hétéronormés [...] transmis par l'hégémonie ». On pourrait gloser sur les conséquences d'un geste de décolonisation du savoir qui conduit à embrasser le modèle de personnages ignares et ridicules, réduits à des techniques

¹⁰ Seloua Luste Boulbina, « Polyphones décoloniales (art, littérature, pensée critique) », *Présence Africaine*, 2018/1, n°197, pp. 43-55.

de psittacisme approximatif¹¹ : il est certain qu'on se situe là dans une forme « d'insolence », conçue comme principe d'opposition aux formes instituées du savoir. Déterminer si ce postulat d'insolence est sincère ou s'il relève de la pose demeure plus complexe. On se contentera ici de retenir que l'encyclopédie est un objet ductile, propre à subir de nombreuses métamorphoses. J'aimerais démontrer dans les lignes qui suivent qu'elle est également un objet éminemment *fictionnel*, porteur de belles promesses autant que d'insignes menaces.

Les promesses de l'encyclopédie

L'encyclopédie est un « animal social » qui fraye avec bonheur dans les eaux des colloques, congrès et autres symposiums. C'est d'abord à ce titre qu'elle intervient régulièrement dans les pages de la revue *Présence Africaine*, lorsque cette dernière se fait la chambre d'enregistrement des débats entre les intervenants des grandes assises africanistes.

La présence d'une « tentation encyclopédique » est ainsi décelable dès le premier congrès des écrivains et des artistes noirs, tenu à Paris en 1956. Le terme « d'encyclopédie » n'intervient certes pas à proprement parler dans les minutes de la discussion, mais plusieurs penseurs et écrivains prennent la parole pour commenter la notion « *d'inventaire culturel* », laquelle suscite d'emblée une certaine cristallisation critique¹². La tension est notamment palpable lorsque certains imputent à l'inventaire une forme de dénuement idéologique et le rapprochent des pratiques contestées de ce qu'on appelle aujourd'hui, à la suite de Valentin-Yves Mudimbe, la « bibliothèque coloniale ». L'écrivain haïtien Jacques Stephen Alexis exige par exemple une définition plus précise et plus historique de ce qu'il faudrait entendre par « culture » : comme l'ont fait quelques années plus tard certains penseurs dits postcoloniaux, il oppose la

¹¹ Sur la postérité de ces personnages dans la littérature française contemporaine voir : Laurent Demanze, *Les Fictions encyclopédiques : de Gustave Flaubert à Pierre Senegés*, Paris, José Corti, 2015.

¹² Voir « Débats », *Présence Africaine* 1956/3, n° VIII-IX-X, pp. 66-83 (débats du 19 septembre à 21 heures).

prétendue fixité de l'inventaire, qui appellerait de ses vœux une Afrique immuable et éternelle, à l'inexorable mouvement de l'histoire, dont la prise en compte conduirait à l'invention de formes plus dynamiques. Son intervention suscite de multiples réponses, qui émanent aussi bien de Senghor et de Césaire, représentants de la négritude, que de **Error! Bookmark not defined.** Cheikh Anta Diop, du philosophe et historien nigérien Boubou Hama ou du sociologue togolais Ferdinand Agblemagnon. Chacun s'attache à proposer ce qu'on pourrait considérer comme une « défense et illustration de l'inventaire », présenté comme le préalable nécessaire à toute réflexion sur le continent et donc comme l'un des objectifs du congrès. Césaire rappelle ainsi que l'inventaire est la première étape d'une démarche en trois temps, qui doit aboutir au diagnostic des situations de crise, puis à l'énoncé de perspectives pour l'avenir. Senghor, quant à lui, dépeint l'inventaire comme un effort de particularisation, qui préviendrait le risque d'un excès de généralité. Boubou Hama, pour sa part, juge l'inventaire indispensable dans la mesure où il permet de sortir l'Afrique de son isolement, en montrant qu'elle est « adossée aussi bien au continent européen qu'au continent asiatique ». La réponse la plus circonstanciée est enfin prodiguée par Ferdinand Agblemagnon qui pose longuement « le problème de l'inventaire culturel » en établissant la liste de ses enjeux :

« Je trouve que ce congrès a plusieurs buts : d'abord entreprendre l'inventaire dans son sens le plus large – c'est-à-dire que ce congrès doit nous apporter une information de caractère général : et, sous cet angle, le rapport de M. Hazoumé et de notre ami du Nigéria, sont significatifs et positifs, en ce sens que, pour chacun d'entre nous, quelque chose de supplémentaire s'explique dans un coin de la conscience culturelle africaine. Ceci est incontestable. D'autre part, ce congrès étant une réunion où des opinions doivent s'affronter, se confronter, être une sorte d'école [...], il faut avouer que cette école nous a beaucoup manqué. Et il a fallu une époque comme celle-ci pour créer une espèce de 'séminaire', une espèce d'école où des idées se dégagent, qui porteront, en quelque sorte, leurs fruits, à l'avenir. [...] il faut dégager l'inventaire de la culture, c'est-à-dire l'état culturel actuel du monde noir ; il faut dégager les mesures actuelles et

les impératifs de la culture noire actuelle ; et enfin, il faut se demander, dans la conjecture actuelle [...] quels peuvent être les critères valables d'une littérature noire » (p. 74).

La réponse de Ferdinand Agblemagnon insert en premier lieu l'encyclopédie dans la chronologie : si le sociologue insiste à plusieurs reprises sur l'actualité de l'inventaire, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit essentiellement, comme le faisait déjà remarquer Césaire dans son intervention, d'un *dispositif d'avenir*. C'est en cela qu'il ne suffit pas de parler d'inventaire culturel, mais qu'il faut recourir plutôt au terme d'encyclopédie, gonflé de tout l'héritage symbolique dont il est porteur. Comme le signale à juste titre Henri Meschonnic, l'encyclopédie « dure et agit comme une œuvre »¹³ et ne saurait donc se résumer à la compilation de savoirs préexistants : elle est au moins autant conçue pour changer le monde que pour en offrir la synthèse. Le second point soulevé par Ferdinand Agblemagnon a trait quant à lui au genre même de l'encyclopédie : cette dernière apparaît en effet, dans les propos du sociologue, comme le prélude d'un exercice littéraire ou comme la matrice d'une « littérature noire » à venir. Là encore, on peut revenir au texte de Meschonnic qui, à propos de l'encyclopédie, précise qu'elle « n'est ni une fin ni un commencement, mais cette sorte particulière d'activité, caractérisée par une infinité de recommencements, qu'on appelle littérature ». On reviendra plus loin sur la question de l'intrication complexe entre littérature et encyclopédisme, mais il importe de souligner d'emblée que cette association est déjà présente à l'occasion du premier congrès des écrivains et artistes noirs en 1956.

Quelques années plus tard, le terme « encyclopédie » apparaît littéralement, quoiqu'avec quelques précautions rhétoriques préalables, dans les discussions qui nourrissent le pré-colloque sur la civilisation noire et l'éducation, tenu à l'UNESCO en 1973 dans la perspective du FESTAC 77, annoncé alors pour l'année 1975. Organisateur de ce pré-colloque, le Sénégalais Amadou-Mahtar M'Bow tient les propos suivants :

¹³ Voir Henri Meschonnic, *Des mots et des mondes. Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier, 1991, pp. 218-219.

« Cela étant, on en revient maintenant au grand problème de la méthode ; je pense que nous devrions peut-être, certains l'ont souligné ce matin, faire en sorte que, après ce colloque de Lagos, on ait au moins une sorte d'encyclopédie de l'éducation traditionnelle dans nos différents pays. Peut-être devrions-nous envisager, soit sous forme de questionnaire, soit sous forme d'enquête ou d'étude, soit même sous forme de demande adressée à tous les Etats qui vont participer au Festival, un document tendant à donner une connaissance la plus exhaustive possible des formes que revêt l'éducation traditionnelle dans les différents pays [...]. Je crois que si le Festival aboutit à cela, il aura rendu service aux peuples qui appartiennent aux aires de civilisation négro-africaine, et il aura rendu service également à la communauté mondiale parce que rien ne dit que l'expérience qui aura été tentée et menée à Lagos ne constituera pas un exemple que d'autres essaieront peut-être de suivre »¹⁴ (p. 81-82).

Une fois de plus, c'est le modèle de l'encyclopédie – voire même celui de la collecte africaniste, fondée sur la circulation d'enquêtes et de questionnaires – qui se voit sollicité. L'encyclopédie, dans ces circonstances, est décrite comme un objectif commun à atteindre dans la perspective de servir le continent, mais aussi d'assurer son rayonnement mondial. En cela, elle se présente bel et bien comme une œuvre agissante, pour paraphraser les termes de Meschonnic : non seulement elle permet de penser le futur de l'Afrique et constitue à ce titre l'aboutissement « suffisamment prophétique » de nombreuses assises africanistes, mais par son existence même – certes souvent compromise par l'étiollement qui reste le sort de nombreux projets utopiques –, elle promet au continent une place privilégiée dans le concert des nations.

Littérature et encyclopédisme

L'examen de l'intrication entre littérature et encyclopédisme sera l'occasion de rappeler une évidence : *Présence Africaine* n'est pas seulement le greffe des grandes assises panafricaines, c'est

¹⁴ « Pré-colloque sur civilisation noire et éducation », *Présence Africaine*, 1973/3, n°87, pp. 5-142.

également une revue littéraire et critique. Pour illustrer cette dimension essentielle, j'ai choisi de m'arrêter sur les mentions encyclopédiques que font deux auteurs martiniquais dans les pages de la revue. Le premier, René Maran (1887-1960), auteur à scandale de *Batouala*, est trop connu pour qu'il soit encore besoin de le présenter : l'année 2021 a marqué le centenaire de son prix Goncourt. Le second, en revanche, est peut-être moins familier et mérite à tout le moins quelques mots d'introduction : né en 1950 à La Trinité, mort à la Noël 2015, Alain Rapon est l'auteur d'un roman paru chez Présence Africaine en 1982, *La Présence de l'Absent*, et de quelques recueils à destination de la jeunesse. Engagé dans la politique locale, il est membre du Mouvement Indépendantiste Martiniquais et exerce successivement les fonctions de conseiller municipal et de conseiller régional. On se gardera enfin d'oublier dans cette brève biographie ce que mentionnent en premier lieu toutes les notices nécrologiques parues dans la presse : Alain Rapon fut aussi joueur et entraîneur à la Gauloise de Trinité et au Réal de Tartane avant de diriger, entre 1996 et 2008, la Ligue de football de la Martinique. Sa biographie démontre donc que Lilian Thuram, récemment promu au rang de « mythologie postcoloniale » dans l'ouvrage de Lydie Moudileno et d'Etienne Achille¹⁵, ne détient nulle exclusivité dans l'association du crampon et de la plume francophone. Le dénominateur commun que constituent leurs talents sportifs (Maran, rappelons-le, fut un rugbyman prometteur et champion scolaire de fleuret du Sud-Ouest) n'est cependant pas ce qui justifie mon intérêt pour ces deux auteurs. Ce qui m'intéresse plutôt, c'est le rapport problématique, voire même conflictuel, que l'un et l'autre entretiennent avec la forme encyclopédique.

Le propos de René Maran que j'aimerais retenir ne fait pas partie à proprement parler d'une œuvre littéraire, même si j'avancerai l'hypothèse qu'il peut servir à l'éclairer. Il s'agit d'une lettre adressée par l'auteur à son ami, l'administrateur colonial André Fraisse, datée du 23 octobre 1949 : ce fragment de correspondance inédit est soumis à la sagacité des lecteurs de *Présence Africaine* dans un article de

¹⁵ Voir Lydie Moudileno et Etienne Achille, *Mythologies postcoloniales : pour une décolonisation du quotidien*, Paris, Honoré Champion, 2018.

Marc Michel consacré à la querelle qui opposa René Maran et Blaise Diagne¹⁶. La lettre en question ne manque pas d'intérêt : l'écrivain s'y livre en effet à un retour rétrospectif sur sa vie et sur sa carrière littéraire, se prêtant au jeu de choisir son œuvre la plus réussie. La palme ne revient pas à *Batouala*, que Maran considère même comme « le plus mauvais de ses romans », ni même à sa continuation, *Djouma chien de brousse* : pour l'auteur, son « chef d'œuvre » est *Le Livre de la Brousse*, talonné par les contes animaliers *Bêtes de la brousse* et *Mbala l'éléphant*. Je voudrais pourtant remonter un peu en amont de ce palmarès pour m'arrêter un instant sur les premières lignes de la lettre :

« Monsieur,

Tout d'abord permettez-moi de vous dire qu'il faut vous garder de me donner du Maître. Cette appellation a le don de m'agacer. Je la laisse à ceux de mes confrères qui s'en délectent et s'en gargarisent. À mes yeux, elle ne peut s'appliquer qu'à des hommes d'esprit encyclopédique. Vous n'ignorez pas qu'ils sont rares à l'extrême. N'en étant pas un, et le sachant fort bien, j'éprouve de la gêne chaque fois que l'on m'honore d'une dignité que je ne mérite pas » (p. 164).

On pourrait passer rapidement sur ce paragraphe inaugural, le considérer comme une politesse fleurie, une protestation préliminaire de modestie convenue. Il me semble néanmoins heuristique de prendre Maran au mot quand il réfute avec véhémence la qualification d'encyclopédiste. De fait, il est tout à fait possible à mon sens de lire dans ce déni d'encyclopédisme un véritable manifeste littéraire. On le rapprochera dans un premier temps de la préférence marquée qu'énonce Maran, dans la suite de cette lettre, pour le volet zoologique de son œuvre : comme l'expose Anthony Mangeon dans un article paru en 2006¹⁷, René Maran compte, au même titre

¹⁶ Marc Michel, « René Maran et Blaise Diagne : deux négritudes républicaines », *Présence Africaine*, 2013/1, n°187-188, pp. 153-166.

¹⁷ Anthony Mangeon, « Des hommes et des bêtes sauvages : humanité/animalité chez les écrivains coloniaux », *Notre Librairie, revue des littératures du Sud*, n°163, « Indispensables Animaux », Paris, Culturesfrance Editions, septembre-décembre 2006, pp. 53-59.

qu'André Demaison, parmi les prétendants au titre convoité de « Kipling français ». Cette « façon Kipling » qui semble avoir la préférence de Maran va de pair avec « une poésie naïve » (p. 230) et un postulat de simplicité intuitive peu compatible avec une débauche d'érudition encyclopédique. La lettre opposerait en somme le naturel de Mbala, le flair de Djouma aux rayonnages des bibliothèques. La deuxième hypothèse que j'aimerais émettre me conduira à revenir brièvement sur la réflexion proposée par Marc Michel : l'analyse du conflit entre Diagne et Maran l'amène en effet à considérer *Batouala* comme un « accident » – c'est bien ce que suggère le jugement critique énoncé dans la lettre à André Fraisse – et à rattacher plutôt Maran à une « littérature coloniale classique » (p. 163). Il me semble cependant que le propos anti-encyclopédique de l'auteur se révèle ici éclairant, témoignant malgré tout d'une prise de distance avec une littérature souvent marquée par un fort arrière-plan didactique : Jean-Marie Seillan, dans la typologie qu'il dresse des fictions coloniales¹⁸, rappelle ainsi à juste titre l'importance de « romans du savoir dans lesquels l'Afrique est définie comme un objet de connaissance », sollicitant des personnages de géographes, cartographes et autres ethnologues (pp. 30-31). Prolongeant l'analysé de Marc Michel, on pourrait ainsi avancer que prendre ses distances avec l'encyclopédie revient, pour l'écrivain Maran à reconduire, selon des modalités bien sûr toutes différentes, le geste iconoclaste de la préface de *Batouala*.

Venons-en à présent au texte d'Alain Rapon. La nouvelle « Le Nègre devenu savant » paraît dans les pages de la revue en 1982¹⁹ et relate la destinée du nègre Absalon qui, trouvant un beau matin près de sa case « deux caisses énormes rejetées par les flots, sans doute échappées de la coque d'un paquebot éventré » (p. 384), se pensa l'heureux découvreur d'un trésor. Sa déception est cependant de taille, « abrupte, énorme, paralysante » (p. 385) lorsqu'il parvient à ouvrir les caisses : elles ne contiennent ni les vivres ni les lingots rêvés, mais « toutes les encyclopédies accouchées depuis Diderot ».

¹⁸ Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 2006.

¹⁹ Alain Rapon, « Le Nègre devenu savant », *Présence Africaine*, 1982, n°121-122, pp. 384-389.

Surmontant l'amertume de la déconvenue, Absalon se souvient de la place de choix que tient la bibliothèque dans les intérieurs des maîtres békés et se résout, faute de mieux, à la consommation boulimique de ces nourritures spirituelles :

« Ainsi fit Absalon l'ignorant mué en Absalon l'autodidacte : atteint par la boulimie du savoir, une décennie durant il ingurgita d'immenses connaissances, se privant de tout, s'occupant à peine de sa progéniture. Son cerveau affamé avala tous les plats : l'histoire et la géographie, la littérature et les langues étrangères, les sciences et les mathématiques, la politique et l'économie, la philosophie et la théologie, la sociologie et la psychologie, tout y passa. Et chaque soir s'agrandissait l'empire d'Absalon le Nègre devenu savant. Même trop savant pour ses patrons békés qui le licencièrent. » (p. 385)

La consommation des denrées encyclopédiques métamorphose Absalon. Il ne s'agit pas seulement de transformer l'ignorant en sachant, en l'initiant à toutes les disciplines académiques, puisque l'instruction participe en apparence de l'émancipation du personnage : son licenciement le libère du joug des patrons békés et il se trouve soudain placé à la tête d'un véritable « empire » spirituel. Alain Rapon livre néanmoins un diagnostic plus subtil de la maladie encyclopédique : enfermé durant dix ans dans sa lecture, l'autodidacte devient un véritable ascète, peu préoccupé des considérations matérielles et peu enclin à se soucier des responsabilités familiales que lui rappelle « sa négresse en fureur » (p. 386). Pire encore, l'encyclopédie, si copieuse qu'elle soit, ne donne pas le sentiment de la satiété : au contraire, comme toute addiction, elle nourrit le sentiment cruel du manque. Et Absalon de se demander : « Que diable lui manquait-il, à lui qui avait tout appris, de l'ère paléolithique à l'épopée lunaire ? » (p. 386). Assailli par la fringale encyclopédique, notre autodidacte entame un long voyage, au grand dam de sa famille éplorée : son périple dure là encore dix ans, en vertu d'une récursivité numérique qui rattache la nouvelle d'Alain Rapon au modèle du conte. Lorsqu'il revient, plus ascétique que jamais, sa famille indulgente lui fait encore bon accueil, mais la situation se gâte lorsque

sa femme et ses fils découvrent que les deux grosses valises qu'il ramène ne contiennent que des livres. Après avoir attaché le malheureux Absalon à une chaise pour l'empêcher d'intervenir, ils se livrent à un véritable autodafé, où disparaissent les deux caisses initiales et les deux valises ramenées par le voyageur. Désespéré d'avoir tout perdu, déçu par le monde, l'autodidacte connaît alors une ultime métamorphose pour se transformer en « grand sacrificateur » (p. 389) : il incendie la case où sa famille dort paisiblement et son corps déchiqueté est retrouvé le lendemain, « au pied de la haute falaise, là où la mer furieuse se violente contre les rochers acérés », là en somme où avait commencé cette histoire, avec les caisses échappées à la coque d'un paquebot.

Le moins que l'on puisse dire, à la lecture de cette nouvelle, c'est qu'elle n'offre pas un éloge de l'encyclopédiste, dépeint comme une figure de la sagesse : non content de se couper des siens et du monde au bénéfice d'une ascèse sans concession, l'autodidacte finit par succomber à une folie de la *tabula rasa* pyromane et meurtrière. Plus encore, la tentation encyclopédique apparaît chez Rapon comme une spirale infernale, dans laquelle le personnage se trouve condamné à tourner en rond : la nouvelle se termine là où elle avait commencé, par un naufrage, et le tour du monde d'Absalon ne l'a conduit qu'à dupliquer ce qu'il possédait déjà – deux coffres de livres que ses fils prévenus contre les risques de la lecture se refusent catégoriquement à ouvrir. La nouvelle d'Alain Rapon me semble en ce sens offrir un solide contrepoinct à l'éloge contemporain d'une autodidaxie décoloniale. Il ne s'agit pas, évidemment, de tirer de sa lecture une conclusion conservatrice selon laquelle mieux aurait valu pour Absalon demeurer ignorant, ou trouver dans les caisses un trésor plus tangible. On peut cependant lire là un *caveat* ou une leçon de prudence et gager que ce texte littéraire a comme vertu de nous rappeler que l'encyclopédie n'est en rien un objet anodin.

Ses quelques apparitions dans les pages de *Présence Africaine*, dont le présent article ne donne qu'un rapide aperçu, témoignent de sa complexité. Pour reprendre les termes de Bernard Rosenthal, « l'encyclopédie moderne » qui se dessine dans les pages de la revue tient à la fois du discours « suffisamment prophétique » pour être convoqué à profit lors des grandes assises panafricaines, et de la

démonstration d'insolence plus ou moins sincère, plus ou moins périlleuse. Des tenants et des aboutissants de cette « insolence », la littérature, parce qu'elle entretient une relation houleuse avec les velléités totalisatrices de l'encyclopédie, semble particulièrement propre à rendre compte. La perspective large qu'offrent les livraisons de *Présence Africaine* permet ainsi de reconnaître en l'encyclopédie l'outil, parfois chimérique, d'une réflexion sur les devenirs africains en même temps qu'une ombre menaçante dont des auteurs comme René Maran ou Alain Rapon, s'attachent à conjurer le spectre littéraire. L'encyclopédie, en somme, est bien l'un des fantômes du Quartier Latin, et le 25bis rue des Écoles n'est pas une adresse qu'elle rechigne à visiter.

